

la guerre moderne, von Schlieffen préconise la marche des armées, dès la fin de la concentration, déployées sur un grand front, en une multitude de colonnes, empruntant toutes les routes parallèles. On estime que chacune de ces colonnes ne doit pas comprendre plus d'un corps d'armée, en profondeur. A l'approche de l'adversaire, la guerre continue à travers champs, si c'est nécessaire, en dédoublant les colonnes. L'armée s'avance ainsi, par divisions accolées, déployée sur un immense front. Seul mode d'attaque, dit le maréchal, qui peut conduire à la bataille d'anéantissement.

J'ajoutais :

C'est, ma foi, bien possible, étant données les difficultés de mouvoir les masses que constitueront les armées modernes.

Et je concluais comme suit :

La doctrine du vieux feld-maréchal, malgré sa rigidité, reste impressionnante. Il est bien possible qu'aucune formation ne soit capable, à priori, par sa seule vertu, d'assurer le succès dans tous les cas. Mais c'est déjà beaucoup qu'une *semblable doctrine ait l'apparence d'être la mieux appropriée à la nature toute nouvelle des armées modernes*. Je voudrais, en tout cas, lui voir opposer autre chose que de vagues formules, comme se borne à le faire M. le capitaine Daille.

Ceci pour prendre date. Le *Mercury* a donc eu le mérite de parler au moment voulu des idées stratégiques qui étaient en faveur en Allemagne. Il est regrettable que ces idées n'aient pas été prises en plus de considération par ceux qui avaient alors la charge des destinées de nos armées. On ne s'est employé qu'à les dénigrer.

Il faut, en effet, rendre justice à nos adversaires : par orgueil ou par outrecuidance, ils n'ont jamais dissimulé leurs projets stratégiques. Tous ceux qui étaient peu ou prou au courant de la littérature militaire d'outre-Rhin n'ont éprouvé aucune surprise véritable devant le grand mouvement enveloppant dessiné à travers la Belgique 'au mois d'août 1914. La manœuvre était inscrite dans les écrits de von Schlieffen.

Ajoutons que si on n'a pas su la prévoir, en France, on a réussi cependant à la priver de tout succès définitif, ce qui prouve qu'il n'y a rien d'absolu, pas plus en stratégie qu'en aucun autre domaine.

Cordialement vôtre.

JEAN NOREL.

§

Une lettre de M. Gabriel Astruc.

Paris, le 21 juin 1916.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le *Mercury de France* du 16 juin 1916 (n° 432, tome CXV) à la page 621, la phrase suivante :

... « pendant que la fondation Astruc aux Champs-Élysées était surtout « soutenue par les capitaux des grands éditeurs de musique israélites « d'Allemagne ».....

Pour l'édification de vos lecteurs, je vous informe que dans les 7 millions de francs qu'ont coûtés le terrain de l'Avenue Montaigne et la construction du Théâtre des Champs-Élysées, l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie réunies ont fourni exactement un actionnaire à 25.000 francs et trois souscripteurs de 5.000 francs, soit au total 40.000 francs.

Aucun de ces actionnaires, d'ailleurs, n'est éditeur de musique. Tous

quatre habitaient Paris avant la guerre et leurs noms figurent dans plusieurs commandites théâtrales.

Le *Mercur de France* publiant généralement des articles sérieux et des renseignements exacts, je suis certain à l'avance que vous ferez bon accueil à cette lettre en l'insérant dans votre prochain numéro.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

GABRIEL ASTRUC.

§

Mort d'Emile Faguet. — Emile Faguet est mort dans son appartement du 59 de la rue Monge où il était alité depuis quelque temps. Il ne nous appartient pas de porter ici un jugement sur son œuvre extrêmement riche et variée. Faguet, un jour, s'était défini lui-même au café Vachette :

— Je ne suis pas artiste, mais je suis intelligent.

C'était bien vrai.

Il naquit le 17 décembre 1847 à la Roche-sur-Yon, mais dès son plus jeune âge il habita Poitiers. Son père était professeur au lycée de cette ville. Il fit pourtant sa rhétorique et sa philosophie au lycée Charlemagne, à Paris, et s'y prépara à l'Ecole normale où il entra en 1867. Deux ans après, il débutait dans le journalisme en soutenant, dans le *Courrier de la Vienne*, la candidature de Thiers contre le candidat gouvernemental. Faguet devait, jusqu'à sa mort, rester attaché au Poitou. Tous les ans, il passait le mois d'août en famille à Châtellaillon et le mois de septembre à Poitiers. Il y avait ses habitudes, comme à Paris. Chaque soir, il faisait le tour de la place d'Armes en fumant son éternel cigare. Après le dîner, il s'installait au café de Castille où il écrivait fort avant dans la soirée de nombreux articles sans ratures.

§

Poètes et Sinn Feiners. — Avec Thomas Mac Donagh et Patrick Pearse, exécutés à la suite de la dernière révolte irlandaise, sont morts deux poètes de grande valeur. Thomas Mac Donagh était en outre professeur de littérature anglaise à l'Université catholique de Dublin. Patrick Pearse était également professeur et avait fondé une école importante tout près de Dublin. Il écrivait en irlandais et en anglais et on lui doit nombre de traductions de poèmes gaéliques. *L'Epée de lumière*, journal de la « Gaelic League », était sous sa direction. Son érudition était notoire, son caractère réputé grand et ses idées, larges et belles. Avant de mourir il demanda de dire un dernier adieu à sa mère, mais cette dernière était arrivée qu'il venait d'être exécuté. La veille de l'exécution, il avait écrit un poème que voici dans la traduction de miss Maud Gonne.

LE VOYAGEUR

La beauté de ce monde m'a rendu triste,
 Cette beauté qui passera.
 Des fois, mon cœur a tremblé de grande joie
 A voir un écureuil sauter sur une branche,
 Une coccinelle rouge sur une tige,
 De petits lapins dans un champ, le soir
 Sous le soleil couchant,
 Une colline verte où les ombres passent,